

THOMAS

DAY

**WOMEN
IN CHAINS**

PRÉFACE DE CATHERINE DUFOUR

actusf
acfnf



présente

Women in chains

Thomas Day

Préface de Catherine Dufour

| | |
|--|----|
| Guide du queutard, guide du désespoir..... | 4 |
| La Ville féminicide..... | 6 |
| Eros-center..... | 21 |
| Tu ne laisseras point vivre..... | 52 |
| Nous sommes les violeurs..... | 68 |
| Poings de suture..... | 79 |
| Quelques notes et sources..... | 87 |



Ce fichier vous est proposé sans DRM (dispositifs de gestion des droits numériques) c'est-à-dire sans systèmes techniques visant à restreindre l'utilisation de ce livre numérique.

Guide du queutard, guide du désespoir.

Le recueil de nouvelles que vous avez entre les mains est un guide de voyage. Mais ce n'est pas un guide touristique, ni un guide du routard. C'est un guide du queutard ; c'est surtout un guide du désespoir.

Les voyageurs de Thomas Day ne se promènent pas d'une carte postale à une autre : ils hantent le côté obscur du monde, la misère. Autant dire qu'ils côtoient les trois quarts de la population mondiale, avec la même intime conviction que Houellebecq : qui dit pauvre dit cul. Et au sein de cette déshérence, ils errent encore entre deux ; deux pays, deux avenir, deux enfers, deux identités. Ils sont toujours à la frontière, toujours déracinés, désaxé russe au Mexique, Allemand turc au Cameroun, Anglaise au Groenland, globe-tueur français en Afghanistan, femme arabe sur un ring gardé par une hydre chinoise... Que cherchent-ils ? À se construire eux-mêmes ou à défaut, détruire tout le reste.

Chez Thomas Day, la chute importe peu. L'histoire aussi, au fond. L'important bien sûr, pour ce voyageur, c'est le voyage. Comment la vie résiste, ou pas. Mais résister à quoi ? En toute simplicité : à l'invasion cruelle des dieux. Laquelle est menée à coups de bite ou de poings, la différence n'est pas flagrante et les deux s'additionnent souvent. Chez Thomas Day, l'horreur humaine finit toujours par se perdre dans l'horreur divine, la corruption des sens n'est que le symptôme de celle des âmes. Comme chez Easton Ellis.

L'échec n'est pas systématiquement le terminus du voyage. Il arrive que le voyageur parvienne à fuir les dieux jaloux pour réussir à avoir une vie sur cette terre. C'est le cas dans « Eros-center ». Mais pour réussir un coup aussi périlleux, il importe d'être souple, très souple. Et de fuir sa famille. Qu'elle ne soit qu'une épave évidemment néfaste comme dans « La Ville féminicide » ou au contraire, qu'elle prenne le masque de l'ombre tutélaire aimante mais impuissante, comme dans « Eros-center » et « Tu ne laisseras point vivre... », tout le mal vient d'elle. Il n'y a que dans « Poings de suture » que la force du père permet à la fille de gagner. D'ailleurs, on sent dans ce dernier texte plus que la volonté de revanche d'un auteur qui émerge, asphyxié, de la misère de la condition féminine. On y sent un défoulement, un soulagement, une forme de *sexual healing*, comme si Prométhée gagnait enfin et enculait Zeus sur le rocher du vautour. Ellroy exprime la même exaspération dans *Ma part d'ombre* : « Il ne voulait pas que les femmes continuent d'être les victimes qu'elles étaient ».

Mais au fait, quand cette jeune fille gagne enfin, et « venge son sexe » comme une Merteuil de fer, que gagne-t-elle ? Pas mal d'argent en tout cas. Car chez Thomas Day, l'argent est omniprésent. L'argent qu'on n'a pas, l'argent dont on a un besoin terrible, l'argent qu'on gagne au jeu, l'argent qui sauve, l'argent qui justifie tout, l'argent comme cause de tous les trafics. Dans ce réalisme impitoyable qui calcule le prix d'une ration de napalm, Thomas Day rejoint une fois de plus Ellroy. Mais si l'œuvre d'Ellroy est froissée comme un uniforme de policier américain dépressif, celle de Thomas Day est faite d'une tout autre matière : elle est liquide. Sueur, sang, sperme, merde, et beaucoup de soleil pour faire fermenter le mélange. Au goût, on dirait un rhum arrangé par Bukowski : ça coule tout seul et ça rend aveugle. Par contre, le sens du suspense, le sens de la

formule – « Elle essaya de se souvenir de sa mort » – et le sens de l’humour – « T’es raciste ? » « Ben oui, je suis Turc ! » – n’appartiennent qu’à Thomas Day.

La dernière référence qui me vient à l’esprit, au sortir de ces voyages au bout de l’enfer, est celle de Lovecraft. Non que les dieux méchants de Thomas Day ressemblent aux Grands Anciens, mais du fait de la répétition hallucinatoire des thèmes. Non seulement on bute vingt-trois fois sur le mot *pute* mais on croise, à tous les bouts du monde, le même « puits des os et des dents brisés », le même soleil cruel – chez Thomas Day, il fait toujours très beau quand ça tourne mal, jusqu’au fond du pôle Nord – la même beauté méchante, le même rubriquage qui laisse des béances dans le fil de l’histoire, les mêmes moments de déambulation où le voyageur n’est plus qu’un regard affûté par le danger ou l’appétit, et le même... amour ? Disons : parfois, au revers d’une page, coule une goutte du lait de la tendresse humaine. Mais elle aussi porte un masque étrange. Elle prend l’apparence d’une, eh bien, flaque de merde. Les scènes les plus chaleureuses sont des séances de torchage de cul. De toute façon, les personnages de Thomas Day finissent tous, à un moment ou un autre, par patauger dans la merde et la véritable détresse, en vérité, c’est de patauger seul. Qui d’autre que Thomas Day a parlé de cette intimité-là ? À ma connaissance, personne.

Ensoleillé, désespéré et kaléidoscopique, le monde de Thomas Day est empli de correspondances mais ses « forêts de symboles » sont massivement cauchemardesques et sèment le trouble dans les représentations. C’est ce tempo qui finira par imprimer à l’intérieur de votre crâne les mêmes images révoltantes que dans le mien, quelque part entre le *Necronomicon* et le *Dahlia noir*. Marquer les cerveaux, n’est-ce pas le propre même des grands écrivains ? Et c’est ainsi que Thomas Day est grand.

Catherine Dufour

La Ville féminicide

« Je croyais en la justice du Mexique, je pensais qu'elle était identique voire meilleure que celle de mon pays. Mais je me suis aperçue que nous étions très loin du compte. Les autorités n'ont rien fait pour résoudre le meurtre de ma fille. Elles ont oublié Hester comme elles l'ont fait avec toutes les autres « mortes de Juárez ». »

ARSÈNE VAN NIEROP, MÈRE D'HESTER VAN NIEROP, Néerlandaise de 27 ans, étudiante en architecture, retrouvée nue, étranglée, dans la chambre 121 de l'hôtel Plaza Juárez, le 20 septembre 1998, à quelques dizaines de mètres de la frontière étasunienne.

*dropped off the edge again down in Juarez
"don't even bat an eye
if the eagle cries"
the rasta man says,
just cause the desert likes young girls flesh and
no angel came
TORI AMOS, « JUAREZ »*

1- De Fort Worth à Juárez

Alors que la douanière mexicaine – en surpoids flagrant, uniforme impeccable, gants de latex aux mains, cigarette aux lèvres – fouille son sac, Sergeï ne peut s'empêcher de penser à sa mère : cette grosse vache impotente, aux énormes mamelles tombantes, ancienne reine-maquereille de la mafia de Saint-Pétersbourg, qu'il a laissée le cul noir de merde dans son loft de Fort Worth, un téléphone portable déchargé dans un coin de la chambre, la carte sim à l'opposé, le chargeur planqué en hauteur.

T'es toujours occupée à te plaindre, *mamá* ; maintenant que tu fais la limace pour pouvoir appeler de l'aide, ta nuisette collante de chiasse, tu as enfin de bonnes raisons.

La douanière remue deux jours de vêtements propres, soulève une boîte de cinquante capotes – encore sous cellophane –, sort de son étui un couteau de chasse aiguisé et huilé, allume l'ordinateur portable fatigué, ouvre la trousse de toilette. Elle feuillette les deux carnets à spirale qui se trouvaient sous les vêtements et semble déçue de les voir entièrement vierges. À ce moment précis, Sergeï se souvient à quel point il s'est senti trahi quand, plongé dans le tri des innombrables papiers

de sa vieille mère grabataire, il a découvert qu'elle avait toujours eu de quoi se payer une maison de retraite cinq étoiles. Toute la maison, pas la location d'une chambre médicalisée. Ou, pourquoi pas, un groupe d'infirmières à domicile – une pour le torchage, deux pour le bain, une quatrième pour le ménage. Et, qui sait ?, une cinquième pour un cunni quotidien, un coup de double dong, des lavements... peu important les perversions, basiques ou raffinées, de l'immonde truie. Putain, rien que d'y penser j'ai la nausée. Faut être malade pour s'infliger de telles images.

En deux heures, pas davantage, il a préparé son sac, vidé les comptes de la sorcière endormie, laissé indemnes ses juteux placements, retiré du ventre de la clim' une pleine poignée de composants électroniques qu'il a ensuite jetée aux chiottes.

Quand sa mère s'est enfin réveillée, hurlant qu'elle avait besoin de son bassin, Sergeï était au téléphone avec son père, incarcéré au pénitencier fédéral de Dallas. Il a salué le vieux « je pense à toi, papa », a fermé la porte blindée derrière lui et, d'un coup de pied, a cassé la clé dans la serrure.

Quelques heures plus tard, assis dans le premier bus pour El Paso, il s'est enfin senti léger, plus léger que jamais, presque hilare.

« Je t'encule, *mamá*. »

La grosse douanière lève la tête et le cloue du regard.

« C'est à moi que vous parlez ? »

Elle a la voix esquinée de ces filles qui ont trop fumé, trop picolé, sucé de la bite au kilomètre. Une voix d'entraîneuse en préretraite. Sauf qu'elle doit avoir trente ans max'. Avec vingt kilos de moins, elle ferait cracher la queue de n'importe quel mec.

« Non, madame, je pensais à ma mère. »

La douanière sourit, joli visage, et lui fait signe qu'il peut y aller.

« Laissez le couteau dans votre sac, ça ira mieux pour tout le monde. Juárez ne tue que ses femmes et ses mauvais garçons. »

Après avoir écarté les enfants et les adolescents qui ont accouru pour lui proposer de la bière fraîche, de la chatte ou de la marijuana – joli programme quand il n'est que 9 h 00 du matin –, Sergeï marche jusqu'à un petit magasin où il change quelques dollars à un taux en sa défaveur. Là, dans l'ombre d'un auvent rabattable en tôle ondulée, il s'achète une carte de téléphone public et un Coca light glacé.

Un poteau électrique, décoré d'une croix noire sur fond rose, se dresse juste à côté du plus proche téléphone public. Sergeï sait qu'à chaque poteau peint de la sorte correspond une des « mortes de Juárez », un poteau par fille assassinée, des centaines de poteaux dans toute la ville et ses ramifications en périphérie – les *colonias* – qui, comme des serpents, s'enfoncent dans les chairs les plus tendres du désert. Les plus juteuses.

La tête plongée dans l'ombre chiche que dispense la cabine Telmex, chapelle télécom ressemblant davantage à un ATM qu'à un téléphone public, il compose le numéro du portable qu'il a éparpillé dans la chambre de sa mère quelques heures plus tôt et laisse un message, puisque personne ne daigne décrocher.

« Mam', j'avais envie de t'appeler pour te dire que je t'encule, mais je t'ai tellement torchée ces derniers mois qu'en fait j'espère plutôt que tu es morte, ton ventre énorme plein de gaz de merde fermentée, tes yeux pleins de vers, ta gorge bouchée par de grosses mouches vertes et leurs œufs en

grappes. Tu sens cette chaleur qui monte, qui te tue ? J'ai pris ton fric, mon ordinateur portable. J'ai foutu en l'air ta si précieuse clim' . »

Il vide le Coca d'un trait. Rote bruyamment.

« Une pute mexicaine entre les genoux, ses longs cheveux noirs sur mes couilles, je vais l'écrire mon putain de livre sur notre rêve américain. Et Hollywood en fera un film que tes yeux dévorés par la vermine ne verront jamais, avec Colin Farrell dans mon rôle, John Voight dans celui de papa, et une grosse truie blonde fatiguée, une vieille clocharde dans le tien. Je te chie dans la bouche. *Adiós mamá.* »

Mesquin.

Mais qu'est-ce que c'était bon.

Sergeï raccroche et laisse la carte dans l'appareil, pour le symbole ; au pire, il en rachètera une autre. L'argent n'est plus un problème.

Il n'a pas besoin de consulter son plan de Juárez ; il est sur le Strip, la grande artère à jamais embouteillée qui relie le pont Paso del Norte au centre-ville. Sur sa droite se trouve Calle Mariscal, le quartier chaud de Ciudad Juárez, où les piaules se louent à l'heure, à la journée, à la semaine ou au mois. Seuls les permissionnaires de Fort Bliss sont assez malades pour louer plus d'une nuit une chambre cradingue dans un endroit pareil, où les rues ne sont jamais calmes, où trente secondes de silence, une soirée sans fusillade, sont aussi accessibles que la Paix Mondiale.

Cent mètres devant lui, à main gauche, se dresse un hôtel de catégorie moyenne, le Plaza Juárez. Il jette son sac sur l'épaule et décide d'aller voir s'il leur reste des chambres.

Voix noire #1

Les disparues de Ciudad Juárez, les « mortes de Juárez » comme on les surnomme, travaillent pour les Agroindustrias Unidas de Mexico ou assemblent des téléviseurs dans la maquiladora Thomson, chez Philips, Electrolux. Elles font les trois-huit pour cinq dollars la journée dans les usines de chaussures de sport, de vêtements, de sacs à main. Il y a dix-sept parcs industriels à Ciudad Juárez, plus de deux cents usines. Les victimes qui ne travaillent pas à la chaîne sont étudiantes, vendeuses, employées de maison... Les disparues sont jeunes, jolies, brunes aux cheveux longs, innocentes, issues de familles catholiques dans lesquelles le travail, la dignité et l'honnêteté sont au centre des préoccupations quotidiennes. Beaucoup d'entre elles ont moins de seize ans, plusieurs fillettes de neuf ou dix ans font partie des victimes. Brenda Berenice Rodríguez Bermúdez avait cinq ans. Elle a été violée et poignardée. La plupart sont étranglées. Certaines, dont on ne retrouvera jamais les os car une autopsie révélerait à coup sûr la cause de leur décès, ont eu le cœur et les entrailles arrachés. Plusieurs ont été lapidées. Certaines étaient enceintes au moment de leur disparition, parfois de plus de six mois.

Leurs visages sont imprimés sur des tracts, des affichettes, sur certains emballages de produits alimentaires, notamment ceux de la chaîne Cesnar. Dans les journaux, les petites annonces. Ils remplissent les archives de plusieurs sites Internet. Parfois, des familles les font peindre sur les murs des maisons abandonnées, des commerces fauchés par la faillite et des immeubles promis à une lointaine démolition. Impossible d'échapper à toutes ces photos d'identité, à ces peintures ultraréalistes, aux croix noires sur fond rose, à toutes ces vies minuscules, coupées en plein élan,

pages de carnet décorées d'une photo scolaire, griffonnées de numéros de téléphone privés, car personne ne fait confiance à une des polices les plus corrompues du monde. À Ciudad Juárez, le jour des morts dure toute l'année : les crânes humains déterrés chaque semaine y sont plus communs que les crânes de sucre, et les confettis du carnaval des morts, scotchés collés agrafés, recouvrent partiellement la ville, son mobilier urbain, ses portes et vitrines.

En ce siècle, les ouvrières des maquiladoras sont la première armée de ce pays, le chalchiatl, el fluido. Des guerrières, vertueuses, sérieuses, sacrifiées à une cause qui leur sera à jamais étrangère. De nombreux corps, un sur dix environ, ne sont jamais retrouvés. Tu sais pourquoi... Tu entends ce bruit ? Il est presque insupportable, non ? En robes blanches, écharpes roses au cou, les mères crient « ¡NI UNA MÁS! », et dès le lendemain je leur réponds « ¡UNA MÁS! ».

2 – Calle Mariscal

Maintenant que le soleil est couché depuis deux bonnes heures, un peu de fraîcheur se dépose comme une cendre sur la Calle Mariscal, la ligne de force nord-sud du quartier chaud de Juárez. Chaussé de Converse rouges usées, vêtu d'un pantalon sable léger, d'une chemisette blanche dont les imprimés d'amaryllis lui font comme des taches de sang dans le dos et sur la poitrine, Sergeï descend la rue en sirotant une bière qu'il a achetée à un gamin assis sur une glacière. Beaucoup de regards glissent sur lui, mais peu le fixent. Putes défoncées qui font deux fois leur âge véritable, petits voyous à la recherche d'un touriste à voler, rabatteurs pour les clubs de strip-tease, les *massage parlors* et les bordels. Tout le monde le regarde à un moment ou un autre, mais entre les rives de néons du Red Light District personne ne s'adresse à lui. C'est comme s'ils avaient compris qu'il porte son couteau de chasse dans le dos, comme si toute cette mare de vies minables voyait les étoiles tatouées sur ses épaules et ses genoux, les étoiles des Vori V Zakone. C'est comme si toute cette engeance bronzée, centraméricaine, avait les rétines brûlées par la croix gammée tatouée sur son cœur, plus grande que sa main droite. Seuls sont visibles quelques lettres de cyrillique, sur sa gorge, et Le Scribe, tatoué sur son avant-bras gauche, moine au visage de squelette, plume d'oie à la main, qui signifie que Sergeï est expert au couteau.

Il est comme un tigre dans cette rue de misère, d'envies contradictoires, de désespoirs de seconde zone, dans ce quartier moite baigné de musiques hétérogènes qui se mélangent comme l'eau et l'huile brassées violemment. Céphalées. Nausées. Grimaces. Il est comme un roi, nourri par tant de vice affiché, la cacophonie ambiante, le malaise qui se lit sur le visage des jeunes Texans venus s'encanailler. Nourri par l'injure facile, « ¡coño! », la tension sexuelle, l'électricité dans l'air, il se sent comme chez lui, dans cette guerre des gangs, sans fin, qui vogue de regard en regard, s'affiche en tatouages, en bandanas de différentes couleurs, en graffitis, sur les tee-shirts, les flyers et les véhicules.

« Hé l'Américain, yankee, gringo, chattes pas cher, *chicas, chavalas* », lui crie un gamin assis sur des marches. « Viens viens. » Le gamin se lève. « Elles te font la bite si grosse que plus jamais tu pourras toucher ta femme sans repenser à Calle Mariscal. Viens, viens. Dans la chatte, dans le cul, dans la bouche, tout ce que tu veux pour soixante dollars. Tu aimes la pisser, tu aimes la merde, pas de problème. Deux filles, trois ; elles te cravacheront, elles te baiseront si c'est ça que tu aimes ; si tu peux payer, aucun problème. Allez, viens, t'es là pour ça. »

Sergeï sourit. L'enfant qui s'est adressé à lui ne doit pas avoir plus de douze ans.